Document generated on 06/03/2025 2:11 p.m.

Études littéraires

Jacques Leenhardt, *Lecture politique du roman : la Jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. Critique. 1973, 231 p.

Jacques Pelletier

Volume 6, Number 2, août 1973

André Langevin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/500288ar
DOI: https://doi.org/10.7202/500288ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pelletier, J. (1973). Review of [Jacques Leenhardt, *Lecture politique du roman : la Jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. Critique. 1973, 231 p.] *Études littéraires*, *6*(2), 275–280. https://doi.org/10.7202/500288ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacques LEENHARDT, **Lecture politique du roman : la Jalousie d'Alain Robbe-Grillet**, Paris, Éditions de Minuit, Coll. Critique. 1973, 231 p.

Dans *Pour une sociologie du roman*, Lucien Goldmann, dont Leenhardt est le disciple le plus connu, définissait le roman comme la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans le monde capitaliste.

Le roman, dans cette perspective, est lié à l'essor de la bourgeoisie sans toutefois être l'expression de la conscience réelle ou possible de cette classe. Le roman n'est donc pas un reflet ni un véhicule des valeurs bourgeoises mais il est le pendant, sur le plan littéraire, de l'organisation sociale capitaliste, sa structure étant homologue à celle du marché, fondement de la société libérale.

Par suite le roman, qui est lié à la fois structurellement et fonctionnellement à la société capitaliste, connaîtra une évolution analogue à celle de cette dernière.

C'est ainsi que si la description de la psychologie des personnages est aujourd'hui différente de ce qu'elle était dans les romans du début du siècle, ce n'est pas d'abord parce que les instruments d'analyse psychologique se sont raffinés, mais bien parce que l'homme et la société ont changé : l'importance de l'individu, dans la société libérale, a diminué et à l'inverse l'importance des objets dans la vie sociale s'est accrue. Ce phénomène est le résultat d'un processus plus général que Goldmann, à la suite de Lukács, appelle la réification.

Dans ce processus, on sait que Goldmann distingue trois phases capitales : celle d'abord de l'économie libérale classique, qui se poursuit jusqu'au début du XX^e^ siècle, et qui est marquée par la primauté de l'individu et l'importance du capitalisme individuel ; celle, ensuite, du développement des trusts et du capital financier, qui correspond à ce que Lénine appelait le stade impérialiste du capitalisme, marquée par la diminution de l'importance de l'individu dans la vie économique et sociale ; celle, enfin, de l'intrusion de l'État dans l'économie et de la mise sur pied de mécanismes d'auto-régulation, marquée par la prépondérance de la bureaucratie, de ce que Galbraith appelle la technostructure, et par le rôle de plus en plus grand des objets dans la vie sociale, cette phase correspondant à notre actuelle civilisation de consommation.

Dans le roman classique, c'est-à-dire celui correspondant en gros à la période de l'économie libérale pure, Goldmann fait remarquer que si les objets sont décrits, c'est uniquement en fonction des individus, la maison par exemple, et ici on n'a qu'à se rappeler sa fonction dans le roman balzacien, n'existant que dans son rapport aux personnages dont elle est, à sa manière, une expression.

Dans le roman de la période suivante, le personnage romanesque perd l'importance qui lui était jusque-là reconnue tandis que les objets, par contre, sont promus à une dignité nouvelle et acquièrent une certaine autonomie. Cette période de dissolution du personnage (dans les œuvres de

Joyce, Kafka, Musil, le Sartre du début) coïncide avec l'effacement du rôle de l'individu dans la vie économique.

Dans la période du capitalisme d'organisation, les objets gagnent une autonomie de plus en plus grande par rapport à l'homme, qui apparaît comme un rouage insignifiant dans la machinerie sociale, et par suite dans la machinerie romanesque. Aussi Goldmann estime-t-il que Robbe-Grillet a tout à fait raison de se prétendre un écrivain réaliste, son œuvre étant l'expression la plus significative de la réalité propre à notre temps.

C'est par rapport à cette conception du roman et de son évolution que se situe Leenhardt, en la reprenant à son compte pour l'essentiel. Son propos est de montrer comment, à partir de cet horizon théorique, est possible une lecture sociologique concrète d'un nouveau roman, en l'occurrence *la Jalousie*, le plus célèbre sans doute en même temps que le plus déroutant des romans de Robbe-Grillet.

Fidèle à la méthode de travail élaborée par Goldmann, Leenhardt entend à la fois fournir une compréhension de *la Jalousie*, c'est-à-dire une mise à jour de la structure significative de ce roman, et son explication, c'est-à-dire le dévoilement de la fonction que remplit dans la structure sociologique globale la vision du monde dont il est porteur.

Plus précisément, Leenhardt entend « questionner » *la Jalousie* sur quatre plans différents. Celui d'abord de la structure significative cohérente : *la Jalousie* possède-t-elle ou non une telle structure, et quelle est-elle ? Celui ensuite de l'insertion idéologique du roman. *La Jalousie* appartient-elle, et de quelle façon, à un courant idéologique plus important, qui serait le Nouveau Roman ? Celui des idéologies et des classes sociales. Quel(s) rapport(s) ce courant idéologique qui est le Nouveau Roman entretient-il avec une classe, ou une fraction de classe ? Celui enfin des fonctions des classes sociales. Quel rapport la classe, ou fraction de classe, qui s'exprime par et dans le Nouveau Roman, entretient-elle avec l'ensemble du système social français ?

Dans l'analyse cependant, Leenhardt ne « répondra » pas à ces questions dans un ordre aussi systématique, la recherche (et son exposé) exigeant la circulation en un va-et-vient constant d'un plan à l'autre. De même n'accordera-t-il pas autant d'attention à chacun de ces plans, consacrant l'essentiel de son effort au premier plan, celui de la structure significative de l'œuvre, celui qui, est-il besoin de le préciser, nous semble le plus intéressant, les autres nous paraissant relever plutôt de l'histoire des idéologies.

Contrairement à la plupart des critiques, dont au premier chef Morissette mais aussi Ricardou et Genette, qui voient dans *la Jalousie* une reprise, en termes nouveaux et révolutionnaires, du vieux thème du ménage à trois, Leenhardt prétend que le roman de Robbe-Grillet prend sa véritable signification à la lumière du mythe colonial à partir duquel et contre lequel il est construit.

Son interprétation présente donc l'originalité d'être entièrement

différente de celle de ses nombreux prédécesseurs : le thème du ménage à trois étant chez lui subordonné au thème plus large de l'opposition de deux univers : l'univers des blancs, des coloniaux, de la raison et de la culture s'opposant à l'univers des noirs, des colonisés, du travail et de la nature. C'est cette opposition qui constitue, dans cette perspective, la structure significative du roman.

Leenhardt ne nie pas pour autant que *la Jalousie* puisse être lue comme une histoire de ménage à trois. Elle l'est, mais seulement au deuxième degré : « Tout ce qu'on peut dire, précise-t-il, du regard du mari qui épie sa femme ne prend son sens qu'à être inséré dans une structure où : 1. Le regard fonctionne comme ersatz du pouvoir ; 2. La femme remet en question sa soumission, notamment en réactivant la sphère érotique ; 3. Le pouvoir en place, celui du colon-narrateur, est contesté par une classe nouvelle d'hommes qui peut faire — pour A... notamment — fonction d'alternative » (p. 60).

Suivant cette interprétation, le regard du mari, dont l'ensemble de la critique a souligné le caractère fortement obsessionnel, prend une « signification idéologique très nette. Il est le signe de l'affolement du pouvoir cartésien face à une réalité qui ne se laisse plus saisir, qui se rebelle. L'effort pour l'y contraindre outrepasse alors le cadre « raisonnable » de la géométrie et s'emballe en un délire schizomorphe » (p. 55). Ce regard n'est donc pas d'abord celui d'un jaloux, bien qu'il le soit aussi mais accessoirement, mais celui d'un colon qui sent s'effondrer son pouvoir et qui essaie désespérément de le maintenir. On voit que le renversement de perspective proposé par Leenhardt est de taille : l'analyse sociologique devient, en lien et place de l'analyse psychologique qui lui est subordonnée, le champ d'intelligibilité du roman.

Ce faisant, Leenhardt soulève un des plus importants problèmes théoriques qui se pose à la critique de notre temps, soit celui du statut et de la fonction de la psychologie et de la sociologie dans l'analyse de la production romanesque, et de manière plus générale, des diverses formes d'art.

En principe, Leenhardt reconnaît la validité, la légitimité et par suite l'égalité de ces deux formes du discours critique. « Au demeurant, écrit-il, il nous paraît certain que c'est précisément au point d'impact d'une structure psychique individuelle, avec éventuellement tous les complexes et les névroses que l'on voudra, et du monde, avec toutes les impasses qui s'y manifestent aux plans idéologique et sociologique, que se situent l'œuvre et la possibilité de la comprendre et de l'expliquer » (p. 126). Cependant sa pratique nie concrètement l'attitude d'ouverture adoptée au niveau des principes. Considérant en effet l'apport de la critique psychanalytique, et notamment le travail de Didier Anzieu sur « Le discours de l'obsessionnel dans les romans de Robbe-Grillet » publié dans *les Temps modernes*, Leenhardt le fait avec l'unique « souci d'opérer cette intégration d'un plan à légitimité limitée dans une

structure par soi-même significative » (p. 134). Ainsi la psychanalyse occupe-t-elle une « place dérivée, elle est fonction de la structure des groupes et de leurs rapports dans la narration » (p. 133). Et par suite, « l'interprétation de *la Jalousie* comme développement du sentiment du jaloux paraît dès lors impossible, les trois principaux personnages n'étant pas tellement à considérer comme des individualités s'opposant ou s'aimant, mais comme constituant un univers, distinct et opposé à un autre univers : celui des noirs » (p. 133).

Refusant toutes les lectures ayant pour pivot le thème du ménage à trois, Leenhardt se propose, nous l'avons déjà souligné, de comprendre et d'expliquer *la Jalousie* par rapport à la vie et à la littérature coloniales. Dans l'histoire coloniale, française bien entendu, il distingue schématiquement trois grandes périodes : la période de conquête coloniale (1860-1920) d'abord dont le colon pionnier est la figure dominante et qui s'exprime dans une littérature fondée sur l'exotisme ; la période de mise en valeur (1920-1945) ensuite dont la figure dominante est l'exploiteur colonial et qui s'exprime dans une littérature fondée sur le mythe de l'africain comme homme de la nature, par opposition au blanc défini comme homme de la culture ; la période de la décolonisation (1945-1960) enfin dont le coopérant est la figure dominante et qui s'exprime dans une littérature de remise en question du colonialisme et des mythes sur lesquels il s'appuyait.

En tant que roman colonial, *la Jalousie* « se trouve à cheval sur deux périodes, dont les deux colons en présence — le « mari » et Franck — seraient comme les figures emblématiques. L'un, le « mari », appartiendrait déjà quasiment au passé, il est déjà défunt, defunctus, hors de fonction ; et cela est évident dans la mesure où, bien que par sa position de colon il eût dû normalement être constamment en rapport avec les indigènes, il ne nous est jamais montré dans ses fonctions de directeur d'une exploitation. L'autre, Franck, nous est présenté comme un homme dynamique, en contact concret avec les ouvriers noirs dans le domaine du travail » (p. 183). Or cette particularité du roman est extrêmement importante. C'est elle qui explique par exemple qu'il soit impossible de reconstruire la chronologie linéaire de *la Jalousie* : « La raison en est claire, dès lors que l'on prend conscience qu'il y a deux mondes et deux temps représentés simultanément dans le roman. En effet, Franck et le « mari » appartiennent à des temps, à des âges différents du mythe. Il n'y a donc pas une chronologie véritable, qui s'égrènerait au plan de la vie des individus, mais une méta-chronologie, l'inscription dans le texte d'un décalage temporel essentiel » (p. 196).

Par ailleurs, la lecture du roman, dans cette perspective, permet à Leenhardt de donner une signification cohérente à des éléments du récit dont l'interprétation, autrement, est très difficile. Ainsi la présence obsédante du mille-pattes symbolise-t-elle, selon lui, la multitude indigène en marche vers

sa libération inéluctable, malgré tous les efforts des colons (et dans le roman de Franck) pour la faire avorter. Ainsi le chant des indigènes, que le blanc ne comprend pas, qu'il ne peut faire entrer dans ses catégories musicales, lui apparaît-il comme une obscure menace qu'il se sent impuissant à conjurer. Ainsi tel passage qui autrement demeurerait incompréhensible s'éclaire si on l'analyse à la lumière de la confrontation entre l'univers des blancs et celui des noirs : par exemple ce passage de la page 173 : « Le sifflement absent de la lampe à pression fait mieux comprendre la place considérable qu'il occupait. Le câble qui se déroulait régulièrement s'est soudain rompu, ou décroché, abandonnant la cage cubique à son propre sort : la chute libre ». Pour en comprendre la signification, il faut et il suffit de savoir que la lumière est un symbole du pouvoir des blancs. La lampe éteinte, le soutien des blancs s'effondrant, « plus rien ne peut être opposé désormais au « sort » de la maison : la chute libre » (p. 84). Cette interprétation, comme toutes les interprétations, est bien entendu discutable et elle suppose que l'on admette le postulat de base de Leenhardt sur la structure fondamentale de l'univers du roman (qui est, lui aussi, discutable), mais, si on le suit à ce niveau, elle apparaît non seulement ingénieuse mais cohérente et vraisemblable.

Ce ne sont là que quelques exemples des analyses de détail nombreuses et généralement très suggestives de Leenhardt qui entend ainsi montrer que son hypothèse de travail trouve sa confirmation non seulement au niveau de la structure d'ensemble du roman mais aussi au niveau de ses unités de base. Et il est bien certain qu'on ne saurait honnêtement lui reprocher de se maintenir au plan des analyses abstraites et des généralités. Ceci dit, reconnaissons que son travail n'est pas sans nous poser de sérieuses questions, notamment sur le problème des rapports entre les différentes méthodes critiques, et plus précisément sur ceux de la psychanalyse et de la sociologie en tant que critiques de la littérature.

Leenhardt, nous l'avons déjà souligné, admet la légitimité du discours psychanalytique et affirme même que son apport est essentiel à la mise à jour de la signification globale (et des déterminations concrètes) de l'œuvre. Cependant nous avons vu que cette profession de foi, en pratique, demeure en l'air, le sens de *la Jalousie* ne se révélant vraiment que sous l'éclairage sociologique. À l'inverse, on pourrait montrer que pour ceux qui se réfèrent à la psychanalyse l'œuvre ne prend son sens qu'à la lumière des catégories et des modèles fournis par cette discipline. Tout se passe donc comme si dans un cas, celui du sociologue, l'individu n'était qu'une sorte de résidu du système social qui est la seule réalité essentielle, et dans l'autre, celui du psychanalyste, comme si la société n'était que le résidu de ce qui arrive au niveau strictement individuel et, à la rigueur, interindividuel. Dans un cas, c'est la référence à l'individu qui disparaît à toutes fins pratiques, dans l'autre, c'est la référence à la société. Et pourtant, on est bien conscient, tant chez

les psychanalystes que chez les sociologues, de la nécessaire complémentarité des deux disciplines. Le problème, c'est qu'on n'arrive pas à lui donner un caractère opérationnel.

Bien entendu, cela n'est pas le fait uniquement de la critique littéraire. L'interdisciplinarité pose aussi des difficultés dans à peu près tous les secteurs des sciences humaines : comment concilier, dans l'analyse, deux grilles d'interprétation renvoyant à deux théories et à deux réalités différentes ? À cet enjeu majeur, Leenhardt ne donne pas de réponse satisfaisante, mais son livre a le mérite d'en faire ressortir clairement les données et, par ailleurs, de présenter une interprétation de *la Jalousie* qui, sans en épuiser le sens — mais quelle lecture pourrait le faire ? — révèle une couche importante de ses significations. Dans cette mesure, son livre, pour discutables que soient certaines de ses analyses, nous aide incontestablement à voir clair, ce qui n'est tout de même pas une qualité négligeable.

Jacques PELLETIER

Université du Québec, Rimouski

□ □ □